

FICHE TECHNIQUELE SON DES FRANCAIS D'AMERIQUE

Sujet	LA REVOLUTION DU DANSAGE
Texte	Roméo Bouchard
Recherche	André Gladu Normand Legault
Narration	Claude Gauthier
Assistante	Suzanne Gabori
Montage	Yves Dion
Image	Michel Brault
Son	Claude Beaugrand
Support	16mm, couleur Langue française Durée : 28 minutes
Date de diffusion	20 juin 1977
Réalisateurs et producteurs	André Gladu et Michel Brault pour la Société Radio-Canada

NANOUK FILMS  
1167 rue RICHELIEU  
BELOEIL J3G 4R3  
P.QUÉ. Canada.

tel : (514) 467-0317

## RESUME

### LA REVOLUTION DU DANSAGE

Ce film raconte l'histoire de Mme Georgiana Audet et des gens de l'Ile d'Orléans qui ont entrepris de sauver de l'oubli leurs vieilles danses. Leurs efforts pour perpétuer leur héritage culturel et leur fierté native éclairent toute l'histoire du Québec. Les habitants de l'Ile ont hérité d'une riche tradition musicale française: contes, chansons d'amour ou de métier, airs de violon - surtout les danses - ont atteint avec le temps un raffinement étonnant, grâce à la tradition orale.

Malgré l'interdiction du clergé et l'influence américaine, ces Québécois ont conservé jusqu'à nos jours des danses toutes issues du Quadrille français: Lanciers, Saratoga, Caledonia, comme le sont d'ailleurs les Danses carrées, les Sets et les Square Dances américains.

Dans le film Mme Audet et M. Arthur Rouleau, violoneux, évoquent le temps où le clergé semblait chargé de faire disparaître notre culture populaire. C'était l'époque de la "danse en contrebande": Pourtant, dans cette forme de culture, savoir danser importe plus que d'aller à l'école, surtout quand la majeure partie du temps est consacrée aux travaux agricoles saisonniers.

Comme son père Mme Audet continue à enseigner le Quadrille à qui le désire et, surtout, veut nous empêcher d'oublier! Elle affirmait cette volonté au cours du tournage en nous disant: " Qu'est-ce que ça donne de vivre si on se souvient de rien? "

### COMMENTAIRE:

Il y a trois siècles, des hommes et des femmes sont venus d'Europe habiter ces terres. Ils ont apporté avec eux leur musique et leurs danses. De toutes les danses que les Français venus de Normandie, du Perche, du Poitou ou de la Bretagne ont amenées avec eux en Amérique, une des plus françaises est le quadrille. Avec le temps, le quadrille a été oublié un peu partout, sauf peut-être sur une petite île au cœur de l'Amérique et du Québec, une sorte de paradis terrestre au dire même de Jacques Cartier: l'île d'Orléans.

Sur l'île d'Orléans, les premiers paysans français ont conservé, tout en les modifiant à l'image de leur nouvelle vie, leurs maisons normandes, leurs traditions agricoles, mais aussi les pas et les figures des quadrilles français qu'ils ont dépouillés du caractère maniéré de la noblesse.

Malgré l'influence américaine et l'interdiction des curés, les gens de l'île, tels des sorciers, ont gardé le secret de la danse du quadrille. Rassemblés chaque semaine au Château Belair, jeunes et vieux continuent à se faire la cour et la courtoisie en dansant le quadrille.



- 1 = Arthur Rouleau
- 2 = André Glade
- 3 = Georgiana Audit

1. Moé j'ai pas eu de chance d'apprendre à danser tellement parce que on jouait de la musique un peu, pis moé, avant que je soye marié, j'ai été jeune comme les autres; où c'est que j'allais lorsque j'ai pris ma femme pour finir par me marier, y étaient quatorze enfants eux autres aussi là; pis y avait un joueur de violon, deux joueurs d'accordéon, pis y étaient trois petites filles - ma femme en était une - qui jouaient un peu le piano; pis c'était du monde de plaisir ces Bourdette(?) là, mais ça dansait pas; c'était ben défendu de prendre une demoiselle par la main dans ce temps-là; a!e le chien nous aurait mordus; ben défendu.
  
2. Comment ça?
  1. Ben c'était ben défendu; les curés voulaient pas que ça danse nulle part. Même, m'as vous dire quelque chose: quand j'ai commencé à sortir moi un peu, on a égrandi un petit peu; disons que les sermons on les écoutait un peu moins. Je restais le voisin d'un prêtre; où ce que je reste là, c'est la maison d'un prêtre où ce que je restais là - un monsieur Petit du Séminaire ici. Pis quand on partait à l'automne, ma mère è me disait - pour aller veiller là - "reviens-t-en avant que monsieur Petit te voye arriver avec ta boîte à violon demain matin toé là là". J'aurais passé pour un bandit.

Si monsieur Petit m'avait vu arriver avec la boîte à violon à sept heures du matin, ben là y aurait dit "lui, y est malade". On était regardé comme ça - croyez-moé si vous voulez - on passait pour du méchant monde, les musiciens; ben oui, on faisait danser le monde, c'était défendu.

2. Mais pourquoi est-ce qu'y défendaient ça?

1. Fallait se cacher. Ah, la religion c'était de même au . . . dans ce temps-là.

3. C'était défendu les danses; demandez pas, de notre petit temps nous autres, assez . . . assez défendu que quand on dansait là, on prenait . . . on . . . on . . . on se contentait comme y faut, on dansait, t'sais, tant qu'on pouvait; mais fallait faire nos Pâques, pis quand venait le temps des Pâques, on attelait nos chevaux pis on s'en allait à Québec pour aller à confesse; pis on n'avait pas d'absolution. C'était permis de danser, entre filles; les filles ensemble ou ben les hommes ensemble.

2. Pas mêlés?

3. Pas mêlés. Pis on dansait, faut ben penser qu'on dansait ben, ben sainement; on dansait par le tour des bras comme ça; on se . . . on se collait pas comme le monde se colle aujourd'hui. Ah, tu sais, danser au bout des bras.

2. Ah bon, autrement c'était pas permis?
3. Ben . . . ben c'est pas permis certain.
2. Se tenir par la taille . . .
3. Ah non, tu pouvais pas te coller dans ce temps-là, y avait pas de collage; quand on rencontrait un gars, fallait . . . fallait le viser de loin; on le . . . on le visait pas de proche. Pis ça . . . on se saluait à l'église - non, mais c'est la vérité là; je vous dis que ça . . . c'était dur les fréquentations dans notre temps - tu rencon. . . t'a. . . t'avais un gars là qui voulait te rencontrer, tu t'en apercevais à l'église; y tournait devant toé pis y te saluait. Quand y nous saluait là, on arrivait nous autres, écoutez un peu, on avait un monsieur qui nous avait saluées; c'était pas des folies. On arrivait sus les pattes d'en arrière et puis on . . . on était content. Dimanche soir, tu le voyais arriver; y arrivait là, mais y parlait pas à nous autres; y parlait au père; fallait qu'on con. . . fallait qu'y . . . qu'y gagne le père, la mère, avant la fille. Y avait . . . quand y avait gagné le père pis la mère, là y allait demander la fille pour jouer une partie de cartes, mais pas . . . . . avec. Quand y étaient rendus là, qui s'ét. . . qu'y allaient . . . qu'y partaient de. . . de la table de cartes ou de la danse

là pis qu'y allaient s'assir un à côté de l'autre, ça, ça pouvait être décidé, c'était le mariage ça là; là y étaient mûrs ceux-là. Mais c'était sain; moé je condamne pas, t'sais, je condamne pas le . . . le . . . ma jeunesse; je chus pas capable de condamner, seulement quand on a été ridiculisé un peu; franchement, t'sais, on aurait pu . . . c'était pas nécessaire . . . c'était pas de mal de donner un bec à . . . à notre cavalier quand ça faisait trois ans qu'on sortait . . . hein? Et pis c'était sur toute la ligne comme ça.

2. C'était les prêtres qui faisaient ça?
3. C'était les prêtres?
2. C'était les prêtres?
3. C'était les prêtres; c'était s'embrasser. Si t'embrassais, t'allais te confesser; fallait se confesser d'avoir embrassé. Pis si t'as . . . ben c'était . . . aïe c'était obligatoire d'aller se confesser d'embrasser. Je te dis qu'on se . . . on se faisait brasser le porte-crottes; aïe . . . on osait pas trop embrasser.
2. Est-ce que vous dansiez en contrebande?
3. On dan. . . c'est pour ça qu'on dansait en contrebande; on con. . . on dansait nous-autres . . . papa . . . papa, lui, pis le curé y

s'obstinaient pis y se chicanaient. Papa disait au curé, à monsieur Honne, y dit "j'aime mieux voir danser mes filles devant moé à la lampe, y dit, que des voir partir en machine faire des parkings, y dit, moé tu m'empêcheras pas, y dit au curé, tu m'empêcheras pas de faire danser; je garde mes filles à maison, les jeunesses vient pis y dansent, pis on chante, on joue de la musique, y dit, tu m'empêcheras jamais de faire ça". Mais le curé était fâché; y le nommait en chaire.

1. Je sais pas quelle religion qu'y avait dans de temps-là à comparer à celle d'aujourd'hui; ça danse dans les églises aujourd'hui; c'est vrai. C'est le même bon Dieu qu'autrefois, pis la différence ça a pas pris une génération, ça a pris à peu près 40 ans.
3. Qu'à c'est qu'à faite la différence?
  1. Je le sais pas, je le sais pas plus que vous autres; je sais pas si le monde écoute moins, ont moins peur, ou ben don, je le sais pas. Mais vous entendez pas parler un curé, dire "c'est défendu de danser la danse carrée" aujourd'hui; personne parle de ça, ah non.
  2. Trouvez-vous ça plus normal?
  1. Ben je trouve ça normal de même moé; c'était avant que c'était pas normal.

3. Mais nous autres on n'a jamais arrêté de danser; c'est pour la raison que sus l'Ile, voyez . . . voyez-vous l'affaire là; si moé y m'avaient pas eue sus l'Ile, la danse c'était fini. Moé j'ai découvert ça quand j'ai été rentrée dans l'Age d'or; ça faisait deux ans qu'on faisait le tour de l'Ile - moé j'étais dans mon orchestre; on avait fait un disque là, pis j'allais avec mon orchestre dans les . . . dans les couvents pis dans les . . . faire danser . . . pour faire danser les vieux, pour commencer, et puis je leur disais "ben là on va vous jouer le quadrille là; on va vous jouer le saratoga, on va vous jouer le brandy, on va vous jouer le lancier". "Ben, pauvre petite fille, on s'en rappelle pus; v'là 20 ans, v'là 30 ans qu'on a pas fait ça"; Albert Faucher, tous les vieux; du monde qui était dans les premiers danseurs. Y avait . . . oui, y avaient arrêté tout ça, et pis Albert Faucher, y la sait pas encore, y la sait pus la danse; y a . . . y a trop arrêté longtemps.
1. Y essayaient toujours de danser - y se dansait rien que des quadrilles de . . . dans ce temps-là - y finissaient par un fiasco; y dansaient la première partie plus ou moins ben, la deuxième y la mêlaient toute, la troisième y savaient pus rien.



3. Et puis je dis à Gérard Turcotte, j'ai dit "sais-tu une chose, j'ai dit, tu commences pas à avoir peur". Y dit "quoi". Ben j'ai dit. "pus un y. . . y est capable de danser; y veulent pus dan. . . y sont pus capables de danser, même y savent pus rien".
1. Ca l'agaçait ça, elle, la révolution du dansage; personne se rappelait la danse carrée. Ca fait que c'est une petite révolution qu'elle a eue en elle-même; à dit "je vas montrer à danser au monde".
3. Un bon matin je me lève, à cinq heures du matin, pis je pogne mon livre pis je m'en viens m'assir icitte. J'ai dit, si je sais le saratoga là, si je chus capable de montrer le saratoga - c'était . . . y était un peu loin, t'sais; c'était la danse qu'on dansait le moins; c'était une belle, mais seulement qu'on la dansait moins que les . . . que le quadrille pis les autres - j'ai dit, si j'ai le saratoga, tout est à moé. Cinq heures du matin, je l'avais . . . j'avais tout repassé ça dans mon lit; je me lève pis j'ai su mon saratoga. Quand j'ai eu mon saratoga, j'ai dit: la balance est à moé. Là j'ai pu danser le quadrille, le lancier, le calamia; j'ai toute fait les danses, les cinq parties partout. Le dimanche, j'ai dit à Gérard Turcotte pis à monsieur Rouleau, j'ai dit "vous allez venir avec moé aujourd'hui". Y dit,

"où c'est que tu vas." J'ai dit, "au gros Bélair, pis j'ai dit, moé je veux faire des veillées continuellement gratis pour remonter les danses; j'ai dit, vous le savez, mais on a pus le temps; tout est fini". Y apus rien que moé qui le savait.

1. Nos ancêtres on gardé ça de génération en génération, pis nous autres on est rendu qu'y en a pus qu'y savent la danse. J'ai dit, "c'est-tu pénible, j'ai dit, y a-t-y un plaisir aussi sain . . . aussi sain que ça."
  
3. Papa nous a montré à danser; pour lui c'était plus . . . c'était plus important de danser que d'aller à l'école dans notre temps. L'école c'était pas obligatoire, pis nous autres on . . . on . . . on y a été trois jours à l'école pis la maîtresse y était pas. C'est . . . quand y avait besoin de semer les patates, on y allait pas; quand y avait . . . qu'on raclait la . . . y y allaient pas; quand on arrachait les patates à l'automne, on y allait pas; quand on plantait les fraises, on y allait pas; on y allait quasiment jamais. Pis l'instruction c'était pas obligatoire dans ce temps-là, pis on . . . on y allait pas à l'école. Mais quand y ont rentré dans la danse par exemple, le père était au coin de la danse, pis fallait danser, fallait danser; pis si tu te trompais, tu prenais le bord de l'escalier. Ah, c'était . . . c'était sacré, la danse pour papa. C'est comme moé là là, si je vois danser ma danse mal . . .

ma danse . . . je sais pas si c'est une . . .  
 une folle que j'ai . . . que j'ai . . . que  
 j'ai de la danse, je . . . je tiens à coeur,  
 pis c'est une tradition des ancêtres; c'est  
 comme la chanson que je vas vous chanter là;  
 t'sais, c'est important pour moé qu'à soye sus  
 le film, la chanson de mon père pis les danses  
 de . . . de nos ancêtres. Pourquoi vous . . .  
 vous pensez que la belle amusement que la musique,  
 les belles airs anciennes qu'on a icitte et puis  
 les belles danses gracieuses qu'on danse; y a  
 pas . . . quand un a . . . une personne, une  
 jeune fille quand y . . . y a la danse dans le  
 corps, à . . . à fera pas de mal; à pensera pas  
 . . . à pensera pas au mal; à danse et pis  
 c'est une danse saine, t'as une vie saine qu'on  
 a vécue nous autres pis que je voudrais plan-  
 ter dans les jeunes. Là nous autres on aura  
 pas une grosse, grosse veillée, mais nos . . .  
 nos veillées, c'était cent personnes là, ah  
 oui; dans les maisons d'abord tout le tour de  
 l'île c'était tout le monde qui faisait des  
 veillées pis on était toute amis ensemble; on  
 remplissait la maison; nous autres chez nous  
 100, 110 personnes, y avait jamais moins que ça.  
 Papa se levait dans l'assistance, y chantait,  
 "bonjour"; comme ça, pas de gêne, rien:

"Bonjour messieurs, bonjour mesdames,  
 vos enfants pareillement.  
 N'auriez-vous pas une fille  
 Qui désirerait un amant.  
 Elle est dans son lit couchée,  
 il faut aller la réveiller.

Laissez-lui mettre son corsette,  
 Son corsette, son mantelette.  
 Vous lui verrez la figure,  
 vous verrez si elle vous plaît.  
 La belle sortit du cabinet,  
 elle dit, papa il est pas trop laid.  
 Il a l'air de ces lourdeaux,  
 ces lourdeaux, ces officiers.  
 Je l'estimerais mieux de même,  
 encore bien mieux que de m'en passer.  
 A la fin des conversions,  
 la belle voulut savoir mon nom.  
 Je m'appelle l'Ange l'Ange,  
 l'Ande l'Ange de cette loi.  
 Je vous prierais bien mesdames  
 de vous tenir . . . . . cette loi.  
 Le nom de votre papa  
 est-il plus beau que celui-là.  
 Mon père s'appelle plisse plisse;  
 lève ton pied mon vieux plissé.  
 Ma grand'mère dans sa frégnette,  
 elle est trop loin pour en parler.  
 Excusez-là."

3. C'est comme ça . . . . . comme ça . . .  
 c'est pour ça que je tiens qu'y s'essaye sus  
 le film, parce qu'y la tellement chantée; pis  
 le monde y demandait; pis personne la chante;  
 pas un de mes enfants veut la chanter. Moé  
 ça me fait de la peine ça.

"Ah je vois bien à votre mine  
que c'est pas moi que vous aimez.  
Attendez-moi donc un instant;  
je vais aller vous la chercher.  
Ah légèrement je vas m'en aller,  
ah légèrement je vas m'en aller.

Ah légèrement je vas m'en aller,  
ah légèrement je vas m'en aller.

Attendez-moi donc un instant,  
je vais aller vous la chercher.  
Ah tiens voilà mon cher monsieur,  
voilà la celle que vous aimez.  
Ah légèrement je vas m'en aller,  
ah légèrement je vas m'en aller.

Ah légèrement je vas m'en aller,  
ah légèrement je vas m'en aller.

Ah tiens voilà mon cher monsieur,  
voilà la celle que vous aimez.  
Si vous l'aimez embrassez-là,  
à présent je vais vous quitter.  
Ah légèrement je vas m'en aller,  
ah légèrement je vas m'en aller.

Ah légèrement je vas m'en aller,  
ah légèrement je vas m'en aller.

Ah légèrement je vas m'en aller,  
ah légèrement je vas m'en aller."

3. C'est beau aussi ça; ça . . . y a de quoi de beau dans ça . . . J'ai eu 19 grossesses, 14 de vivants; j'ai pas toujours le . . . eu le temps de, dire, prendre le violon pis jouer comme je fais là. Le matin je donne une heure de violon au moins. J'avais-t-y le temps quand les enfants, y en avaient huit qui partaient pour l'école? Y en avait toujours un qui . . . qui avait un trou quelque part, soit dans le fond de culotte ou sus un genou, y en avait toujours un "tiens, regarde maman, je me suis faite ça hier, regarde maman je me suis faite ça hier. Y avait toujours . . . tous les matins fallait prendre l'aiguille: ça, y a pas d'erreur. Pis on a élevé nos enfants pas richement; on était rendu des grandes familles, puis on avait rien qu'un homme qui travaillait, on demande pas si . . . si . . . je pensais pas toujours au violon.
1. On était très pauvre, nos parents étaient très pauvres, mais on avait de bons parents par exemple. On a toujours mangé trois repas par jour. Le père achetait la mélasse au quart de 45 gallons.
2. Mais la vie était quand même dure sur l'Ile icitte?
1. Bén comme je vous dis, quand j'ai commencé à travailler là, c'est 30 cents par jour sus les cultivateurs; t'arrachais les patates, ou ben aller au moulin, ou ben aller bûcher dans les bois aux premières neiges. Pis après ça, ben



nous autres on était chanceux à Saint-Laurent, on avait le chantier. Ben là, y payait pas moins de 15 cents de l'heure au chantier; ça faisait une piasse et demie par jour; ça c'était de l'argent: neuf piasses par semaine pour six jours de dix heures. Remarquez ben ce que je vous dis là: six jours de dix heures. Y était pas question de vacances dans ce temps-là.

1. Y était venu ce . . . ce gars-là des Etats-Unis là, de Washington, avec une grosse roulotte; y avait toute l'équipement à même; y voulait . . . pour filmer mes danses, pis j'ai refusé. J'ai dit "prenez ma musique, prenez mes . . . mes musiciens, mais les danses je vous défends des prendre. Parce que eux autres y tenaient à ça, pis nous autres . . . pour nous autres l'Île là, les danses tout le tour de l'Île de v'là 400 ans; si . . . si vous aviez rencontré mon père pis essayé d'y ôter une danse, vous auriez trouvé . . . vous auriez eu la soupe chaude parce que je vous dis, y était de tradition, pis moé c'est pareil; je sais pas si c'est un défaut que j'ai: j'aime pas . . . j'aime pas du tout à donner mon affaire. J'aurais ben parti là avec le montant d'argent qu'y voulait me donner, pis aller montrer mes danses. Savez-vous qu'â c'est qu'y me disait le monsieur de Washington? Y dit "chez nous on n'a pas de tradition; tout chacun arrive, y dit, c'est toute pêle-mêle; un danse un affaire, l'autre

danse l'autre, y dit, tout, tout est permis chez nous; on n'a pas d'a. . . d'affaire de traditions comme vous autres. Vous autres c'est une richesse." Mais si, monsieur Chose, si on laissait rentrer même les danses . . . les danses callées là, les sets américains là, ça serait vite aboli nos danses, vous savez. Personne . . . moé quand je chus là, venez pas danser les danses américaines, je vous . . . je vous assis tout de suite; je laisse pas faire ça, oh non; nos danses . . . ceux qui veulent pas danser nos danses sont pas admis là, hein, qui viennent . . . faudrait qu'y se dansent ces danses-là. Les Amé. . . les Américains n'ont assez, mosusse d'affaire; je te dis, je chus pas . . . y auront pas mes danses.

2. Y as-tu beaucoup de monde qui . . . qui la rapprend à l'Ile la danse?
3. Ah oui, ah oui, dans . . . dans les jeunes là, dans les jeunes à l'Ile là, pis même en dehors de l'Ile, y vient du monde au Bélair, ça vient . . . on peut dire 50 pour cent viennent de . . . de Beauport, Charlesbourg, pis même des étudiants de l'Université Laval. Y reste encore des belles racines à des places; c'est un gars de 50 ans qui m'a dit ça moé. Pis penses-tu qu'au Bélair les gars dansent rien que sus une patte pis sus l'autre, sont toutes à moitié chauds; mais c'est le moins du monde; y en a les trois-quarts y prennent pas une goutte; dans ces jeunes-là là, y prennent pas une goutte de boisson.

2. Mais ça les suprend-tu les vieux de voir les jeunes reprendre ça?
3. Oui ça les surprend, ça les encourage.
2. De quelle manière?
3. Ben de quelle manière . . . y disent qu'après eux autres c'est pas la fin du monde; c'est vrai aussi. Eux autres y s'amusaient au . . . avant de . . . de . . . de notre génération, la danse était permise; mais ça a été à la nôtre, notre génération là, si y voyaient le mal partout, je le sais pas . . . . . ; c'est . . . c'est . . . y se sont mis à voir ça . . . à voir en double . . . . . ; si y regardaient le monde avec une longue-vue, je le sais pas pantoutte.